

vant Ciampini (1), il y avait en outre, en haut, les symboles des Évangélistes; au-dessus de l'« Ecclesia ex circumcissione », S. Pierre recevant la loi divine; au-dessus de l'« Ecclesia ex gentibus », S. Paul prêchant.

Les colonnes ne sont pas surmontées d'une architrave, comme dans les monuments antérieurs au V<sup>e</sup> siècle, mais séparées par de petits arcs décorés en « opus sectile ». Les fragments de marbre figurent des objets qui semblent des miroirs surmontés de la croix. La basilique date en effet de l'époque où on commençait à figurer la croix sous sa vraie forme. L'arc majeur était décoré de mosaïques maintenant remplacées par des peintures; Ciampini nous apprend qu'elles représentaient le buste du Sauveur au milieu des bustes des Apôtres et de quelques disciples.

L'autel et la confession sont modernes. Ils renferment les corps de Ste-Sabine, des SS. Alexandre, Eventius et Théodule. Plusieurs débris de l'ambon et de la « schola cantorum » avaient été employés pour former le dallage; on les a relevés il y a quelques années et fixés aux parois de l'église. Les pierres noires que l'on montre comme ayant servi au supplice des martyrs sont d'ancien poids, semblables à ceux que l'on a trouvés dans plusieurs maisons romaines et à Pompéi.

Le monument le plus précieux est la grande porte en bois sculpté, encore assez bien conservée, quoiqu'elle ait été endommagée par des restaurations modernes (2). On la considérait autrefois comme un ouvrage du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> siècle. Un archéologue russe, M. Kondakoff, a démontré qu'elle remonte au V<sup>e</sup>, qu'elle est d'un style qui rappelle beaucoup celui des nombreux sarcophages chrétiens de cette époque, qu'elle n'a au contraire aucune analogie avec les sculptures du moyen-âge. Elle doit donc être contemporaine de Célestin I<sup>er</sup> ou de Sixte III. Les tableaux dont elle se

1. *Vet. monum.*, p. 481.

2. Cf. Grisar, *Analecta romana*, t. I, x; — Kondakoff, *Les sculptures de la porte de Ste-Sabine*, dans *la Revue archéologique*, 1877; — Berthier, *La porte de Ste-Sabine à Rome*, Fribourg, 1892.

compose représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'ordre primitif a été interverti; voici l'ordre actuel, en commençant en haut à gauche: le Crucifiement de Notre-Seigneur, les Stes-Femmes pleurant au tombeau,



PORTE PRINCIPALE DE STE-SABINE.

l'adoration des Mages, la Transfiguration, — trois miracles de Notre-Seigneur, trois miracles de Moïse, l'Ascension, la glorification du Christ et de sa croix; — Jésus-Christ ressuscité apparaissant aux disciples, apparaissant aux Stes-

Femmes, le reniement de S. Pierre, Habacuc; — la vocation de Moïse, Zacharie dans le temple, la mer Rouge et le serpent



L'ADORATION DES MAGES  
(détail de la porte de Ste-Sabine).



JÉSUS DEVANT PILATE  
(détail de la porte de Ste-Sabine).

d'airain, Élie enlevé au ciel; — la condamnation de N.-S. (deux vides), Jésus devant Pilate, le Crucifiement.



LE CRUCIFIEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR  
(détail de la porte de Ste-Sabine).

Il y a particulièrement à remarquer la scène du Crucifiement, dans laquelle on avait cru voir autrefois les trois enfants dans la fournaise. Il est certain que les premiers chré-



SARCOPHAGE DU MUSÉE DE LATRAN.

tiens avaient une grande répugnance à représenter les souffrances du Sauveur. Une seule peinture connue, celle du

cimetière de Prétextat rappelle une scène de la Passion (1).  
 Quand sur les sarcophages on représente le couronnement



LA VOCATION DE MOÏSE  
 (détail de la porte de Ste-Sabine).

1. Cf. Marucchi, *Eléments*, t. II, *Les Catacombes romaines*, p. 197.

d'épines, on évite de donner au Sauveur un air de souffrance ;  
 et comme contraste à la scène du Cyrénéen on met celle



MIRACLES DE NOTRE-SEIGNEUR  
 (détail de la porte de Ste-Sabine).

de la résurrection. C'est seulement au V<sup>e</sup> siècle qu'on donne la croix sous sa vraie forme, encore est-elle ornée de fleurs



MIRACLES DE MOÏSE ET NOCES DE CANA  
(détail de la porte de Ste-Sabine).

et de pierreries, « crux gemmata, florida, triumphalis ». Dans la mosaïque de St-Étienne-le-Rond, qui est du VII<sup>e</sup> siècle, le buste du Sauveur domine la croix, il n'y est pas attaché. Cependant au VI<sup>e</sup> siècle on rencontre quelques rares exemples du crucifix, par exemple, dans une miniature d'un manuscrit de la bibliothèque Laurentienne à Florence. Plus ancien est celui de Ste-Sabine. Et il est moins voilé que sur les fioles de Monza: si le Christ et les deux larrons ont un peu l'attitude d'orantes, on voit nettement trois des extrémités de chaque croix. Le Sauveur, comme autrefois dans le célèbre crucifix de Narbonne, est sans tunique, avec une ceinture seulement. Au VI<sup>e</sup> siècle, la coutume, peut-être venue d'Orient, s'introduit de le revêtir du « colobium », ou longue tunique: elle s'affirme dans les fresques du cimetière de St-Valentin (1) et de Sta Maria Antiqua au Forum (2); mais elle ne fut pas de très longue durée, car une fresque de St-Clément, du temps de Léon IV (IX<sup>e</sup> siècle), représente de nouveau le Sauveur nu.

C'est à Ste-Sabine que s'ouvrent les stations du Carême. Celle du mercredi des Cendres, « in capite jejunii », se célébrait autrefois avec une grande solennité, en présence du pape, d'une députation du sénat romain, etc. (3).

Le Musée de St-Paul-hors-les-murs possède l'inscription ancienne d'un prêtre du titre de Ste-Sabine:

LOCVS PRESBYTERI BASILI TITVLI SABINE

1. Cf. Marucchi, *Il cimitero e la basilica di S. Valentino*, p. 48-61.
2. Cf. *Nuov. bullett.*, 1900, p. 302.
3. Cf. *Supr.*, p. 62 sq.



GLORIFICATION DU CHRIST  
(détail de la porte de Ste-Sabine).

## § IX. St-Alexis.

L'origine de l'église de St-Alexis se rattache à une histoire légendaire sur laquelle on a beaucoup écrit (1). Cette église s'appela d'abord « ecclesia S. Bonifacii »; de diaconie Sixte V l'éleva à la dignité de titre presbytéral. D'après les Actes de S. Boniface, ce personnage aurait fait partie de la maison d'Aglaé, matrone romaine, avec laquelle il aurait mené une vie peu édifiante. Tous deux s'étant convertis, Aglaé l'envoya en Orient chercher des reliques des martyrs de la persécution de Dioclétien; elle avait l'intention de leur bâtir une église sur l'Aventin où elle demeurerait. Arrivé à Tarse en Cilicie, Boniface fut saisi par les païens, jeté en prison et mis à mort comme chrétien. Son corps, rapporté à Aglaé, fut par elle déposé sur la voie Latine, à 5 stades de la ville (le chiffre de 50 serait plus vraisemblable). Mais cette sépulture n'était que provisoire; bientôt Aglaé transféra les reliques du martyr dans l'église qu'elle avait bâtie en son honneur sur l'Aventin.

Toute cette histoire est bien difficile à admettre. Sans doute, du fait que le tombeau de S. Boniface n'a pas été retrouvé sur la voie Latine, on ne peut conclure qu'il n'y était pas, car les cimetières de cette voie sont encore très peu connus. On ne peut non plus tirer une conclusion trop absolue du silence des Itinéraires, car ils n'ont pas relevé tous les souvenirs chrétiens. Mais comment croire qu'une grande église fut bâtie à Rome sous le règne de Dioclétien et qu'il se fit dès le temps de Constantin des translations de corps saints? Il est vrai que le *Liber pontificalis*, dans la vie de Sixte III, dit que Ste-Sabine est « juxta monasterium S. Bonifacii in quo S. Alexius jacet ». Mais cela prouve seulement qu'au

1. Cf. Nerini, *De templo et coenobio Ss. Bonifacii et Alexii*, Roma, 1752; — Duchesne, *Les légendes chrétiennes de l'Aventin*, dans les *Mélanges de l'École française*, t. X, et le *Bulletin critique*, 1889, p. 263; — Lugari, *S. Bonifazio e S. Alessio sull'Aventino*, dans les *Atti della pontificia Accademia di archeologia*, 1893; — Dufourcq, *Étude sur les « Gesta martyrum » romains*, 1900, et la critique qu'en fait P. Franchi de' Cavalieri dans le *Nouv. bullet.*, 1900, p. 205-234.

VI<sup>e</sup> siècle, il y avait là un monastère, placé sous le vocable de S. Boniface, où on vénérât le corps de S. Alexis. Nerini cite en faveur de la tradition des Actes le témoignage du catalogue des huiles de Monza; mais précisément le S. Boniface mentionné par ce catalogue, « S. Bonifatii, S. Hermetis », est un autre martyr qui était enterré sur la Via Salaria et que l'Itinéraire de Salzbourg appelle Bonifacianus.

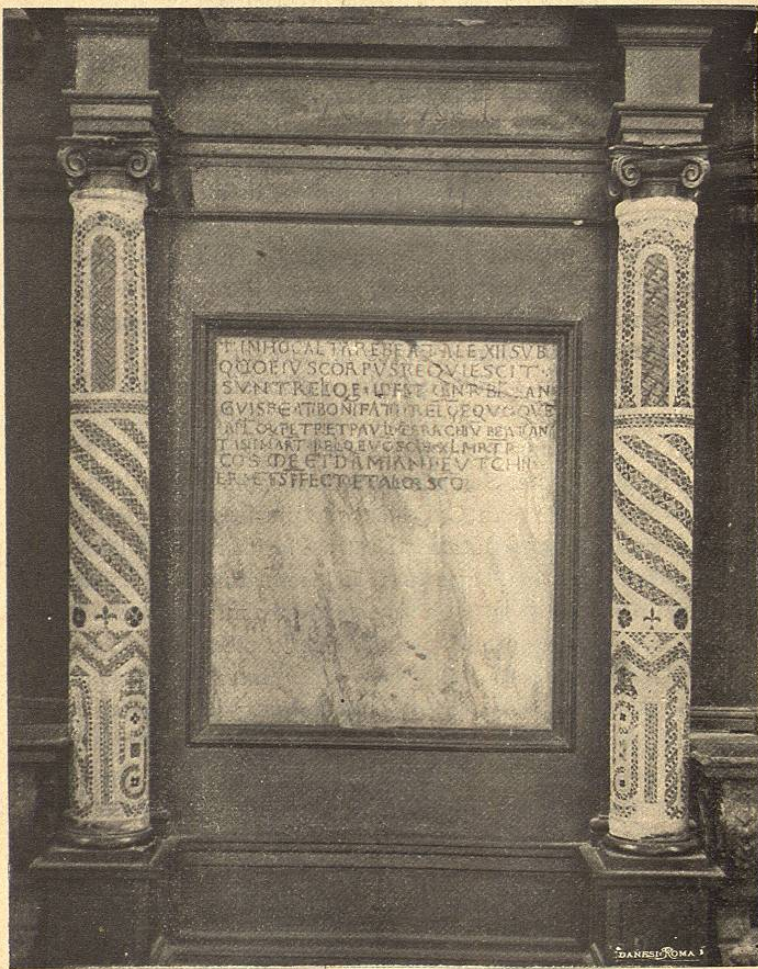
De bonne heure l'église de l'Aventin porta aussi le nom de St-Alexis. D'après son histoire légendaire, Alexis était fils du sénateur Euphemianus, qui vivait au temps d'Innocent I<sup>er</sup> et avait son palais sur l'Aventin. Ayant épousé une jeune fille, il s'enfuit en Palestine le jour même du mariage et y vécut de longues années; quand il revint à Rome, il reçut sans se faire connaître, l'hospitalité dans la maison de son père et de sa femme; après sa mort seulement, une lettre trouvée sous son oreiller révéla son histoire à sa famille et au pape Boniface I<sup>er</sup>.

En réalité nous ne voyons pas trace de ce S. Alexis jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle. Son histoire est si semblable à celle d'un saint oriental, S. Jean Calybite, que plusieurs ont pensé que l'un avait été confondu avec l'autre. Nerini invoque bien une prétendue donation faite par Euphemianus au monastère qu'il aurait fondé dans sa maison: « Palatium meum quod est prope horrea publica »; mais cette pièce est du temps de Sylvestre II (XI<sup>e</sup> siècle), elle a de l'intérêt surtout parce qu'elle nous montre qu'au XI<sup>e</sup> siècle on gardait le souvenir des grands magasins de blé qui existaient jadis au pied de l'Aventin. Du moyen-âge aussi est une inscription que cite le même auteur et qui parle des anciennes richesses de l'église:

Dives in urbe gemmis auroq micanti agris innumeris  
Haec erat Ecclesia sed quod multotiens contigit fraude  
Maligni heu nunc opprimitur haec paupertate gravata.

Il dut y avoir primitivement deux églises, qui furent, au IX<sup>e</sup> ou au X<sup>e</sup> siècle, réunies en une seule sous le vocable des deux saints. Au XI<sup>e</sup> siècle, le culte de S. Alexis fut très

populaire. C'est ce qui l'a fait représenter dans les fresques de St-Clément, où nous voyons tous les épisodes de sa légende, son départ, son retour, sa mort, l'arrivée du pape



DÉCORATION AU FOND DU CHŒUR.

qui prend connaissance de la lettre trouvée sous l'oreiller.

L'église fut donnée par Benoît VII (972) à Serge, métropolitain grec de Damas, qui y fonda un monastère de moines

grecs et latins, et dont la pierre tombale est encore dans l'ancien cloître. Il y avait à Rome plusieurs de ces monastères mixtes; nous en avons déjà vu un sur la voie Appienne (1). Là est né l'usage, encore observé dans la messe papale solennelle, de chanter l'épître et l'évangile en latin et en grec.

L'édifice a été entièrement refait, il n'y reste à peu près rien d'intéressant pour l'archéologue. Il faut cependant signaler au fond du chœur une belle décoration en mosaïques, du XII<sup>e</sup> siècle, au milieu de laquelle est placé un catalogue de reliques. L'auteur de ce travail, Jacques, fils de Laurent, a inscrit son nom sur les colonnes. La confession souterraine a aussi gardé un certain cachet. On y a découvert récemment sous l'enduit qui les recouvrait, des peintures du XII<sup>e</sup> environ qu'il conviendrait de laver pour les rendre visibles. Dans le cloître qui a été partiellement conservé, il y a diverses inscriptions païennes, dont l'une nomme Jupiter Dolichenus, quelques inscriptions apportées des catacombes, et l'inscription funéraire du métropolitain Serge. On y voit aussi celle d'un certain Crescentius, qui est doublement intéressante, car elle rappelle un personnage important, et elle est d'une époque qui ne nous a guère laissé de monuments épigraphiques :

CORPORE HIC RECVBAT CRESCENTIVS INCLITVS ECCE  
EXIMIVS CIVIS ROMANVS DVX QVOQVE MAGNVS  
EX MAGNIS MAGNA PLEBS GENERATVR ET ALTA  
IOH (anne) PATRE THEODORA MATRE NITESCENS  
QVEM XPS ANIMAR (um) AMANS MEDICVSQVE PERITVS  
CORRIPVIT LANGORE PIO LONGEVO VT AB OMNI  
SPE MVNDI LAPSVS PROSTRATVS LIMINA S(an)C(t)I  
MARTYRIS INVICTI BONIFATI AMPLEXVS ET ILLIC  
SE DNO TRADIDIT HABITV MONACHORVM ADEPTVS

Quod templum donis ditavit et agris  
Hic omnis quicumque legis cogitare memento  
Ut tandem scelerum veniam mereatur habere  
Et obiit die VII mens. Jul. ann. d(omi)nice Incar.  
DCCCCLXXXIV C · R · M · jam ante annos duodecim (2).

1. Supr., p. 170.

2. La partie qui manque nous a été conservée par Baronius, *Ann. eccl.*, ad ann. 996.

Ce Crescentius était fils de Théodora (on l'appelle quelquefois « Crescentius de Theodora »), frère de ce parent du pape Jean XII, Landolphe, dont le marbre funéraire est à St-Laurent-hors-les-murs. Peut-être appartenait-il à la même famille que le « Crescentius de caballo marmoreo » qui habitait sur le Quirinal près des Thermes de Constantin. Il fut le chef du parti national insurgé contre les Othons d'Allemagne et leur allié Benoît VI (973-974). Il s'empara du pape, le fit emprisonner et mettre à mort au château St-Ange, et nomma un antipape (1). Plus tard il se retira au monastère de St-Alexis pour y faire pénitence; c'est là qu'il mourut en 984. Nerini, rejetant cette identification, traduit les lettres C. R. M. par « cum regula monachorum », et prétend que le Crescentius enterré à St-Alexis, s'était fait moine douze ans avant sa mort, qu'il ne pouvait par conséquent être l'auteur du meurtre de Benoît VI, commis en 974. Mais il semble bien que les lettres C. R. M. doivent être interprétées autrement. L'inscription de Serge porte l'abréviation analogue C · ✕ R · , qui veut dire évidemment: « Cui Christus requies ». On devrait donc lire ici: « Cui requies, mortuus jam ante annos XII », ou avec Gregorovius: « Cui requies mors jam ante, etc. »; c'est-à-dire que le monument lui aurait été érigé douze ans après sa mort. Ce Crescentius fut le père d'un autre Crescentius, ennemi de Grégoire V et d'Othon III, lequel habitait près du Panthéon et du palais du Sénat, où une rue s'appelle encore Via de' Crescenzi.

Entre St-Alexis et Ste-Marie-Aventine, l'église des Chevaliers de Malte, s'élevait au X<sup>e</sup> siècle un grand palais impérial. Il avait été commencé par Othon II et achevé par Othon III. Ce dernier y habita longtemps et data de ce palais plusieurs de ses actes: « Actum Romae in palatio monasterio. » Ce prince mourut (1002) dans la campagne romaine, à Tor Paterno, assisté par Sylvestre II. Au X<sup>e</sup> et au XI<sup>e</sup> siècle, l'Aventin dut être très habité.

1. Cf. Duchesne, *Les premiers temps de l'État pontifical*, p. 189 sq.



## Chapitre sixième.

### LA II<sup>e</sup> RÉGION.

LA II<sup>e</sup> région ecclésiastique correspondait à la II<sup>e</sup>, à la VIII<sup>e</sup>, à la X<sup>e</sup> et à la XI<sup>e</sup> région civile, comprenant ainsi le Coelius, le Forum, le Palatin et le grand cirque. Sur le Coelius nous avons à étudier les églises des Sts-Jean-et-Paul, de St-Grégoire, de St-Thomas-in-Formis, de Ste-Marie-in-Dominica, de St-Étienne-le-Rond, et des Quatre-Saints-Couronnés.

Le Coelius était traversé par deux voies importantes: le « Clivus Scauri » et le « Vicus Capitis Africae ». La première, identique à la Via di S. Giovanni e Paolo, se détachait de la voie Triomphale et montait vers la place des Sts-Jean-et-Paul. On ne connaît pas le personnage qui lui avait donné son nom. Le « Vicus Capitis Africae » allait, comme la Via della Navicella, de l'amphithéâtre Flavien à la Via Appia; il sortait des murs de Servius Tullius par la « Porta Coelimontana » ou « Querquetulana ». Il y avait dans ce quartier un célèbre buste de l'Afrique romaine, surmontant peut-être l'entrée d'un collège fondé par Caracalla, qui était originaire de cette province. On a en effet trouvé, près de la Navicella, des inscriptions parlant des « paedagogi, vernae, pueri Caputafrecenses ». On peut voir au musée du Capitole une base dédiée en 198 à Caracalla par vingt-quatre « paedagogi ad Caput Africae ». Les jeunes pages élevés dans ce collège devaient passer ensuite à celui de la « domus Gelotiana », sur le Palatin, où a été relevé le fameux « graffito » blasphématoire.

Le monument le plus considérable de la II<sup>e</sup> région civile était le « Claudium » ou « Templum divi Claudii », dont le jardin des Passionnistes occupe l'emplacement. Il avait été commencé par Agrippine. Néron le détruisit pour y bâtir une fontaine et conduire l'« Aqua Claudia » jusqu'au Coly-